

## Éléments d'histoire de quelques groupes ethniques de l'oasis du Zeravchan dans le contexte politique du khanat de Boukhara et de l'empire de Russie

*Aspects of the history of some ethnic groups in the Zeravshan oasis in the  
political context of the Khanate of Bukhara and the Russian Empire*

**Valerij Germanov**

Traducteur : Vanessa Balci et Carole Ferret

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/asiacentrale/1355>  
ISSN : 2075-5325

### Éditeur

Éditions De Boccard

### Édition imprimée

Date de publication : 12 décembre 2011  
Pagination : 27-50  
ISBN : 978-2-84743-041-7  
ISSN : 1270-9247

### Référence électronique

Valerij Germanov, « Éléments d'histoire de quelques groupes ethniques de l'oasis du Zeravchan dans le contexte politique du khanat de Boukhara et de l'empire de Russie », *Cahiers d'Asie centrale* [En ligne], 19-20 | 2011, mis en ligne le 01 janvier 2012, consulté le 04 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/asiacentrale/1355>

---

## Éléments d'histoire de quelques groupes ethniques de l'oasis du Zeravchan dans le contexte politique du khanat de Boukhara et de l'empire de Russie<sup>1</sup>

Valerij A. GERMANOV

L'oasis du Zeravchan s'étire, depuis le village de Širin-Hatyn, sur toute la longueur du fleuve Zeravchan et même au-delà puisque, englobant les territoires de Boukhara, elle va jusqu'au lac de Karakul, dans lequel se jetait autrefois le fleuve. Celui-ci arrose les arrondissements de Pendjikent, Samarcande et Kattakurgan dans le district de Zeravchan et, dans les possessions de Boukhara, les principautés des beys de Hatynšin, Kermin et huit *tumen* "districts", Boukhara et ses environs, le district de Ziuddin et les localités de Karakul. L'oasis du Zeravchan couvre près de 83,17 miles carrés [133,8 km<sup>2</sup>]. L'île de Miankal, qui est située au point de bifurcation du fleuve entre l'Ak-Daria et le Kara-Daria et mesure 95 verstes sur 10 [soit 101 km sur 11], est l'endroit le plus fertile de la vallée. Sur son cours supérieur et certains de ses affluents, le Zeravchan permettait aux montagnards de cultiver le blé, mais de manière limitée en raison de ses berges rocailleuses et de l'étroitesse de la vallée (Kostenko, 1880, pp. 5-6).

L'oasis du Zeravchan abrite depuis près de trois siècles le plus puissant État d'Asie centrale, le khanat de Boukhara<sup>2</sup>. Ce dernier émerge des ruines de l'État des Timourides, conquis, au tournant des xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles, par des tribus turcophones venues des steppes du nord et appelées Dachtı Kiptchak. Au cours des siècles, plusieurs vagues d'envahisseurs, turcs ou mongols turcisés, se sont déversées dans la steppe. Ces peuples, qui nomadisaient au nord du Syr-Daria dans les grands espaces situés entre les fleuves Oural et Irtych, faisaient partie du royaume du petit-fils de Genghis Khan, Chaybani, et étaient appelés Ouzbeks. Son descendant,

---

*Valerij Aleksandrovič GERMANOV est historien, chercheur à l'Institut d'histoire de l'Académie des sciences d'Ouzbékistan.*

<sup>1</sup> Pour cette publication, nous avons bénéficié de l'aide du programme européen INTAS 826, projet « Samarcande », ainsi que du soutien de l'IFEAC.

<sup>2</sup> À partir de l'instauration du pouvoir des émirs Mangit (1753-1920) sur le territoire du khanat de Boukhara, cet État devrait plus justement se dénommer *émirat*. Néanmoins les Russes continuent d'employer, dans leur correspondance officielle ainsi que dans la littérature scientifique, le terme *khanat*.

Muhammad Chaybani, fut au pouvoir de 1499 à 1510. Il conquiert le Khorassan et le Mawarannahr en évinçant les Timourides. La dynastie des Chaybanides se maintint au Mawarannahr tout au long du XVI<sup>e</sup> siècle.

Au début, les Chaybanides établirent leur capitale à Samarcande. Puis ils la transférèrent à Boukhara et leur État commença à porter le nom de khanat de Boukhara. Les conquérants nomades ouzbeks se heurtèrent là à une population sédentaire, divisée en deux groupes : des "Tadjiks"<sup>3</sup> et des turcophones, arrivés dans la région bien avant les Ouzbeks et dont le mode de vie était basé sur l'agriculture sédentaire. Une fois installés au sein de la population locale, les conquérants ouzbeks l'ont en partie supplantée, en se mêlant à elle par des mariages mixtes. Une partie significative de la population locale adopta la langue ouzbèke. Après leur arrivée dans le Mawarannahr a commencé un processus de sédentarisation qui se prolongea jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle. Abdullah Khan, souverain chaybanide qui régna dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, réussit pour la première fois à unifier dans un seul État le Mawarannahr, le Khorassan, le Khorezm, Tachkent et le Badakhchan. Mais ses conquêtes ne devaient pas durer. Son fils et successeur, Abdulmumin, échoua à maintenir son contrôle sur l'État dont il avait hérité et il fut bientôt assassiné, ce qui mit fin à la dynastie des Chaybanides.

Dinmuhammad, de la dynastie des khans gengiskhanides d'Astrakhan, fut proclamé khan. Après la prise d'Astrakhan par Ivan le Terrible, son père et lui avaient trouvé refuge à Boukhara. C'est là que lui-même, descendant de Djötchi, s'était apparenté aux Chaybanides, si bien qu'au début du XVII<sup>e</sup> siècle, la dynastie, nouvellement établie, des Astrakhanides régnait sur Boukhara. C'est seulement sous le troisième khan astrakhanide, Imamkuli Khan, que les querelles cessèrent. Cependant, ce dernier avait dû se résigner à perdre des territoires importants comme le Khorezm et une partie significative du Khorassan. Restait encore à lutter contre les nomades au nord de Tachkent.

Au cours de la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, le pouvoir central des Astrakhanides s'écroula. Dans la vallée de Ferghana et dans le bassin du Syr-Daria s'était renforcé le pouvoir des souverains de Kokand, des khodjas locaux avaient affirmé le leur à Tachkent et les régions situées au-delà de l'Amou-Daria tombaient sous le contrôle de l'État rétabli depuis peu en Afghanistan. Le dernier Astrakhanide, Abulfaïzkhan, nomma à la tête de la capitale, au titre d'*atalyk*<sup>4</sup>, Muhammedhakimbia, issu de la tribu Mangit, à qui revint en vérité la gestion du khanat. Muhammedrahim, le fils de ce dernier, assassina Abulfaïzkhan et s'assit sur le trône en adoptant le titre d'émir de Boukhara, donnant naissance à la nouvelle dynastie des Mangit.

<sup>3</sup> Le terme *Tadjik* est utilisé par les explorateurs et orientalistes européens pour désigner les persanophones sunnites.

<sup>4</sup> *Atalyk* : haut dignitaire, gouverneur de province ou maire du palais à Boukhara (NdT).

Après sa mort en 1756, le trône revint à son oncle Danialbi. Son règne et celui de son fils et successeur Shah Murad (1785-1800) coïncidèrent avec le renforcement de l'émirat de Boukhara. Shah Murad sortit vainqueur des guerres contre l'Iran et l'Afghanistan. Mais l'émir suivant, Khaïdar (1800-1826), échoua à poursuivre la politique de son père. Le règne de l'émir Nasrullah (1826-1860) fut marqué par des guerres incessantes contre les khanats de Khiva et Kokand – qui s'était reconstitué – pour le contrôle de Merv, Tchardjoou, Ura-Tûbe et Khodjent. Nasrullah réussit à soumettre la région de Chakhrisabz, au bout de la 32<sup>e</sup> campagne. Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, les possessions de l'émirat de Boukhara se réduisaient à la seule vallée moyenne et inférieure du fleuve Zeravchan.

Durant la quasi-totalité du XVII<sup>e</sup> et une large moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, sous le règne des Astrakhanides gengiskhanides, le pays demeura morcelé et en proie aux troubles. La paralysie du pouvoir central facilita l'invasion persane, avant l'arrivée de la dynastie ouzbèke des Mangit. La consolidation du pouvoir central fut l'œuvre des seuls représentants de cette dynastie, qui aspiraient à briser l'aristocratie nomade, et elle eut pour résultat que les émirs de Boukhara « durent se priver de certains éléments de démocratie, qui caractérisaient, par exemple, les khans de Khiva, originaires de la tribu ouzbèke des Kungrat, si bien que leurs sujets avaient tendance à les déifier, comme c'était le cas en Perse pour les détenteurs du pouvoir suprême » (Semënov 1954, p. 21). On rétablit la tradition pluricentenaire du culte de la personnalité du souverain, telle qu'elle existait dans la vallée du Zeravchan, autant qu'en témoignent les inscriptions du mont Mug à l'époque sogdienne (Smirnova 1962).

Ce phénomène, qui caractérise l'État de Boukhara au XIX<sup>e</sup> siècle, s'explique par l'importance de la population tadjike dans l'émirat<sup>5</sup>, ainsi que par la présence d'un grand nombre de Persans chiïtes, esclaves ou paysans et citadins déportés depuis le nord du Khorassan. Cette composante ethno-confessionnelle iranienne de l'émirat fut ainsi instrumentalisée par le pouvoir central afin de consolider sa propre puissance.

## **L'arrivée des Persans**

Les premiers témoignages de la pénétration persane dans la région datent de l'époque achéménide. Ils arrivèrent avec les troupes d'Alexandre le Grand, puis se mélangèrent à celles des conquérants arabes et les suivirent en campagne. Richard Frye rapporte que « dans l'armée de Kutayba ibn Muslim, on comptait beaucoup de Perses, qui s'étaient installés avec des Arabes à Boukhara, Samarcande et dans d'autres villes. Après la chute des Sassanides, ils avaient cherché refuge en Asie centrale pour fuir des Arabes » (1972 [1963], p. 329).

---

<sup>5</sup> Boukhara était le seul lieu en Asie centrale où un Tadjik pouvait encore se vanter de ses origines d'après Vamberi (1865, p. 183).

La migration des Persans en Asie centrale se poursuivit sous les dynasties samanides et timourides. Alors qu'il était en campagne en Inde, Tamerlan appela de nombreux Persans, qui s'installèrent principalement dans l'oasis du Zeravchan. Il s'agissait pour la plupart de savants, d'astronomes, de poètes, de calligraphes, de musiciens et d'architectes. Tamerlan sut parfaitement utiliser les talents de chacun pour renforcer son pouvoir. Des maîtres d'œuvre éminents, venus de Chiraz et d'Ispahan, participèrent aux grands travaux de l'époque, comme la construction de l'Ak Saraï ou du Gour Emir, monuments dont l'envergure impériale impressionna les contemporains. Ayant quitté l'Iran de façon volontaire ou forcée, les savants et les artistes, une fois définitivement installés dans l'oasis du Zeravchan (ainsi que leurs descendants, qui poursuivirent et développèrent leur œuvre), ont contribué au prestige de l'État qui était devenu leur nouvelle patrie.

En 1740, l'oasis du Zeravchan, au sein des khanats de Boukhara et de Khiva, fut conquise par Nadir Shah, rattachée à l'Iran et beaucoup de Persans s'y installèrent alors. Ultérieurement, un grand nombre de Persans, faits prisonniers ou déplacés de Merv vers Samarcande et Boukhara, se dispersèrent dans toute la vallée. Les déportations se poursuivirent tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle et, au début du siècle suivant, Nasrullah Khan créa une armée d'infanterie composée de Persans, d'Afghans et de Tadjiks (Alieva 2001, pp. 123-128).

S'appuyer sur des groupes ethniques allogènes est donc une tendance qui, selon l'historien boukhariote du XIX<sup>e</sup> siècle, A. Doniš, existait du temps de l'émir Nasrullah (1828-1860) qui, à des fins de « consolidation de l'État..., força les chefs de tribus à rester définitivement sur ses terres » (1967, p. 39). Sous les règnes des émirs suivants, Muzaffar (1860-1885) et Abd al-Ahad (1885-1910), les esclaves persans et les khodjas de Džujbar fournissaient au pouvoir le gros des cadres de l'appareil administratif (Semënov 1954 p. 66), alors que « l'élite clanique [ouzbèke] n'était que faiblement représentée dans l'appareil officiel du khanat de Boukhara, en raison de la méfiance qu'elle inspirait à l'émir » (Ivanov 1937, p. 26).

### Qui sont les “Ouzbeks” ?

Les travaux historiques des premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle et les archives disponibles montrent que le terme *ouzbek*, à Boukhara comme dans le khanat de Khiva, n'était utilisé que dans les cas où un Ouzbek était opposé à un représentant d'une autre nationalité comme, par exemple, un Tadjik ou un Karakalpak. Dans tous les autres contextes, le mot *ouzbek* était remplacé par le nom du segment clanique auquel appartenait la personne en question (Mangit, Kiptchak, Iouz, etc.).

Dans les premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, le “clan” (rus. *rod*) ouzbek dans le khanat de Boukhara était une unité non seulement socio-économique, mais également administrative et politique. Parmi

les Ouzbeks, le contrôle des impôts, la distribution des privilèges et le recrutement dans l'armée se faisaient exclusivement sur la base de critères claniques. Quelle que fût son importance, chaque clan avait un territoire propre, dans les limites duquel il disposait de tous les avantages économiques possibles. Certains possédaient même des forteresses, pour se protéger des voisins, mais aussi parfois du pouvoir central de l'émir (Ivanov 1937).

L'aristocratie tribale ouzbèke formait alors certainement le noyau fondamental de la classe dirigeante mais l'émergence, au sein de l'élite politique, de représentants de minorités nationales, religieuses, de personnes de basse extraction sociale et *a fortiori* d'esclaves faisait la spécificité de cet État. La centralisation, qui s'y développa relativement rapidement, ne s'accompagna pas d'une lutte contre le féodalisme tribal, centré sur Chakhrisabz, "la rebelle", patrie des tribus Kenege qui, « pour la plupart, sont restées nomades jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle » (Akhmedov 1985, p. 116) et menaçaient constamment l'ordre établi de Boukhara, "la Noble".

L'absolutisme, le culte de la personnalité du monarque et « l'incroyable centralisation du pouvoir aux mains de l'émir » (Semënov 1954, p. 29), l'emportait à Boukhara sur la tradition tribale turque, plus démocratique. Le besoin impératif de réprimer le séparatisme des nomades féodaux et la méfiance des émirs Mangit à l'égard des élites tribales ouzbèkes ont conditionné la composition de l'armée de Boukhara au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

Cette armée, composée majoritairement de Persans chiites, dirigée par des généraux favoris de l'émir, était hostile à la majeure partie de la population locale, qui n'éprouvait, elle non plus, aucune sympathie à son égard et entretenait en conséquence de bien mauvaises relations avec l'institution et le service militaires. Les "tribus ouzbèkes" qui formaient des cavaleries irrégulières, considéraient comme honteux de servir sous le commandement d'esclaves, ce qui précipitera les défaites écrasantes de l'émirat dans les guerres contre la Russie, en 1866 et 1868.

### **La conquête coloniale et ses identités fantasmées**

Bien que le processus de centralisation eût favorisé des conditions propices au développement économique – qui avait débuté à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle –, au renforcement de l'État et plus particulièrement du pouvoir central de l'émir, le facteur idéologique revêtait une importance considérable. Le rôle de la religion et de la spiritualité s'était accru de façon extraordinaire et l'islam pesait désormais dans la balance. Certaines élites du khanat se méfiaient de toute innovation importée des civilisations non musulmanes, ce qui entravait l'essor du pays et encourageait une tendance au repli sur soi et à l'isolationnisme. L'émir mangit Muzaffar (1860-1885) fut témoin et partie prenante de l'opposition à l'avancée des Russes au Turkestan. Or cette conquête fut rapide et victorieuse. Au

début, elle se concentra sur le khanat de Kokand. Les villes de Turkestan, Aulie-Ata et Tchimkent furent prises en 1864, puis Tachkent en 1865, après d'âpres combats. Les actions militaires qui opposaient les khanats de Kokand et de Boukhara entre eux contribuèrent à la victoire des Russes en Asie centrale, et notamment à la prise de Khodjent et d'Ura-Tûbe. La conquête de ces villes et de Djizak par les Russes en 1866 déclencha le conflit entre le khanat de Boukhara et l'empire russe. Au printemps 1868 débuta une bataille décisive et, en mai, les Russes prirent Samarcande et Kattakurgan.

Après la défaite de l'armée boukhariote à Zerabulak, la Russie et Boukhara signèrent, le 23 juin 1868, un accord de paix plaçant le khanat sous protectorat russe. Il stipulait que Boukhara cédait à la Russie les villes de Samarcande et de Kattakurgan ainsi que leurs environs et s'engageait à payer une compensation militaire d'un montant de 500 000 roubles. Il convient ici de noter que, dès le début, l'empire russe a su jouer de l'hétérogénéité ethnoculturelle de l'Asie centrale pour affaiblir l'adversaire.

V. V. Radlov, l'un des orientalistes les plus célèbres de l'époque dont les jugements influencèrent directement la politique de l'administration russe, expliquait de façon éloquent :

Nous assistons en Asie centrale à une rivalité entre deux éléments : le peuple turk et les musulmans arabo-persans. Malheureusement, les seconds ont pris le dessus et menacent le développement de l'ensemble du pays. Le progrès ne pourrait être possible ici qu'à la seule condition que l'élément turk reçoive le soutien de la civilisation européenne, qui paralyserait la prédominance des musulmans. Cette aide doit venir sans attendre, tant qu'un vent populaire souffle encore dans les steppes. De la même façon qu'en Turquie, le Grec rusé, débrouillard et énergique résiste au Turc malhonnête, paresseux et passif, en Asie centrale, le Persan rusé et actif s'oppose au Tatar lent et inerte. Comme l'a remarqué Vambéry, les Tadjiks de Boukhara forment une partie importante et influente de l'appareil administratif de l'émirat. À la suite de métissage avec l'élément persan, la population turque des villes s'est, à bien des égards, rapprochée du caractère tadjik (1989 [1893], p. 567).

Les Tadjiks qui vivaient dans l'émirat de Boukhara et au Turkestan russe (dans les vallées du Zeravchan et de Ferghana) ont effectivement joué un rôle essentiel dans les sciences, la religion, la jurisprudence, le droit et, en partie, dans l'administration. Pour V. V. Radlov, la prédominance spirituelle des Tadjiks a certes enrichi les cultures païennes des premiers Turks mais a aussi, simultanément, bloqué leur potentiel créatif propre. La promotion par les Tadjiks des valeurs aryennes et musulmanes a réprimé tout sentiment d'originalité nationale chez les Turks. Tout Turke ne connaissant pas le farsi était de fait exclu de la sphère culturelle persane et demeurait, jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle en Asie centrale, un « homme de second rang », un « pèquenaud mal dégrossi » (Šukurov & Šukurov 1999).

C'est ce schéma d'inégalité culturelle que le pouvoir russe a instrumentalisé pour mener sa politique. À la suite de Radlov, l'administration russe voyait les Turks comme un "peuple" non encore "gâté" par l'islam et les Tadjiks, comme un joug fanatique et réactionnaire, prenant le "peuple" à la gorge. La logique des fonctionnaires tsaristes est facile à saisir. Par "fanatisme" de l'élément ethnique persan, il faut ici comprendre la solidité de sa structure, de ses traditions, sa stabilité contre les tentatives de manipulations extérieures, toutes caractéristiques qui faisaient des Tadjiks un allié improbable pour la construction d'un système administratif russe en Asie centrale.

La pression des Russes sur les représentants de l'*ètnos* turk prit différentes formes. Les Turks furent d'abord massivement embauchés dans l'administration coloniale. Ils furent les premiers objets de la russification et de l'europanisation. Pour modifier la situation ethnoculturelle dans la région, les Russes incitèrent fortement les Turks nomades à se sédentariser. Cependant, il faut souligner que cette attitude des Russes envers les Turks ne prit pas, à l'époque, la forme d'une politique ethnique discriminatoire aux dépens de la population tadjike. Elle ne le deviendra que par la suite, après l'arrivée au pouvoir des Bolcheviks.

N. S. Trubeckoj écrivait :

Le Turk aime la symétrie, la clarté et la stabilité de l'équilibre ; mais il aime que tout soit fixé, et non en suspens, car c'est ce que lui dicte l'inertie de sa pensée, son comportement et son mode de vie. Rechercher et élaborer les thèmes fondamentaux sur lesquels construire sa vie et sa conception du monde est toujours pénible pour le Turk, car cette recherche est inévitablement liée à un sentiment d'absence de clarté et de stabilité. C'est pourquoi les Turks ont toujours volontiers accepté les schémas élaborés par d'autres et adopté des croyances étrangères. Mais, bien évidemment, toutes les conceptions du monde ne sauraient être acceptables pour un Turk. La leur doit être fondée sur la clarté, la simplicité et, surtout, ce doit être un schéma commode, capable d'englober le monde entier dans toutes ses manifestations concrètes. Une fois convaincu par une conception du monde, l'ayant promue au rang de loi subconsciente déterminant chaque geste et ayant ainsi atteint un état d'équilibre stable, le Turk se repose sur ce schéma clair et s'attache à ses croyances. Le Turk, dans sa conception du monde comme un équilibre spirituel et terrestre inébranlable, fait preuve d'immobilisme et de conservatisme obstiné. La foi chez les Turks se fige inévitablement et se cristallise, car elle est perçue comme le centre de gravité inamovible garantissant un équilibre stable (1925).

Transcrivant ses jugements ethno-psychologiques en termes d'analyse politique, N. S. Trubeckoj remarque que :

En ce qui concerne les valeurs sociales et culturelles du type psychologique touranien, il ne faut pas manquer d'en reconnaître les aspects positifs. La psychologie touranienne communique à la nation stabilité et force, affirme sa continuité historique et culturelle, et crée des conditions



propices au développement économique de ses forces nationales, favorables au progrès (cité par Klâstornij 1995, pp. 195-196).

### **La présence arménienne**

L'arrivée des Arméniens dans l'oasis du Zeravchan date du IX<sup>e</sup> siècle de notre ère. Ayant conquis l'Arménie, la dynastie perse des Sassanides déplaça de nombreux Arméniens en Iran, dont une partie d'entre eux se retrouvèrent au Zeravchan. En 599, le Shah de Perse avait nommé un Arménien, Smbata Bagratuni, général en chef de l'armée arméno-perse et il l'avait envoyé combattre en Asie centrale. Après quelques victoires, celui-ci s'était installé sur place et certaines sources attestent de la création d'une ville arménienne à cette époque.

En 1386, les armées de Tamerlan conquièrent à leur tour l'Arménie, dont ils emmenèrent à Samarcande des hommes, des femmes et des enfants. Au milieu des prisonniers se trouvait un prêtre, Karapet Džugaeci, qui devint l'évêque des chrétiens arméniens de Samarcande. Sous le règne d'Oulougbek, quelques-uns se convertirent à l'islam, mais la majorité resta chrétienne. Au XIV<sup>e</sup> siècle, les implantations arméniennes se sont multipliées dans la région. Suite au partage de l'Arménie entre la Turquie et la Perse en 1555, une partie de la population migra à travers l'Afghanistan vers l'Asie centrale. Réinstallés dans la région et plus particulièrement dans l'oasis du Zeravchan, ils se consacrèrent au commerce, avec l'Iran mais aussi les pays du Proche-Orient et la Chine. Les premiers Arméniens installés en Chine descendaient d'Arméniens du Zeravchan. Lors de la deuxième campagne de Tamerlan au sud-ouest de l'Arménie, la quasi-totalité de la population fut déplacée à Samarcande.

Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, des ressortissants d'Arménie originaires de Zangezour, du Karabakh, de l'ouest arménien, arrivèrent dans l'oasis en même temps que les conquérants russes. À partir des années 1870, certains Arméniens, surtout des hommes, seuls ou en groupe, traversèrent la mer Caspienne et prirent la direction de l'Est, suivant les troupes militaires. Ces migrants s'établirent principalement dans l'oasis du Zeravchan, ce qui peut s'expliquer par la vivacité du commerce, l'existence de chemins de fer, d'entrepôts, de ponts, d'autres voies de communication et de maisons. La plupart d'entre eux étaient maçons, charpentiers, menuisiers ou couvreurs.

En 1895, la région de Samarcande comptait 750 511 habitants, dont 10 458 Russes et 167 Arméniens. À Samarcande vivaient 161 Arméniens, dont 153 hommes. En 1909, il y avait 748 Arméniens à Samarcande, 8 à Kattakurgan, 12 à Djizak, 2 à Khodjent, 4 dans les villages, soit 774 Arméniens au total. Ces Arméniens se divisaient en deux groupes sociaux. Le premier rassemblait les travailleurs des chemins de fer, les typographes, les ouvriers du bâtiment, les artisans, les enseignants, le

personnel médical, les ingénieurs. Le second était constitué par la bourgeoisie citadine et rurale.

Le coton centrasiatique s'exportait depuis longtemps en Russie et représentait un facteur majeur du développement de l'industrie textile russe. Des 9 000 pouds<sup>6</sup> de coton brut importés de Boukhara par la Russie en 1899, 800 provenaient des entrepôts des frères arméniens, A. et M. Kalustov. Au début du xx<sup>e</sup> siècle, la situation économique de la diaspora arménienne installée dans l'oasis du Zeravchan, s'était nettement améliorée. Depuis 1899, il existait une maison de prière arméno-grégorienne à Samarcande et en 1903 fut construite l'église arménienne Notre-Dame. On trouvait aussi dans l'oasis des écoles paroissiales arméno-grégoriennes, où l'enseignement, à l'exception du catéchisme, était dispensé en langue russe.

### **La minorité indienne**

L'arrivée de migrants indiens dans l'oasis du Zeravchan s'étire sur plusieurs siècles, et plus particulièrement entre le I<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles de notre ère, lorsque le Gandhara fut rattaché à l'empire Kouchan.

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle vivait à Boukhara toute une colonie indienne, appelée Alam-hana-kaou. Environ 5 000 Indiens, principalement originaires de Peshawar y occupaient un quartier entier, où ils avaient leur propre chef. Ils étaient commerçants, mais surtout usuriers, et cette situation perdura jusqu'à la chute de l'émir. À Samarcande, plaque tournante du commerce entre l'Inde et la Chine, la communauté indienne était ancienne et elle s'étendait en petites colonies à travers toute l'oasis du Zeravchan.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, le contrôle par les puissances européennes du commerce maritime avec l'Inde favorisa le développement du transport caravanier et l'essor de colonies indiennes en Asie centrale. L'immigration indienne dans la région se composait d'entrepreneurs, d'usuriers, mais aussi d'artisans et d'agriculteurs. Dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, l'oasis du Zeravchan accueillit aussi des immigrés indiens beaucoup plus pauvres, notamment à Kattakurgan.

Par l'intermédiaire des migrants indiens, un grand nombre de produits en provenance d'Inde furent introduits dans l'oasis du Zeravchan : thé, épices, indigo, bois de santal, pierres semi-précieuses, châles en cachemire, mousselines, brocarts et bien d'autres choses encore.

Le commerce le plus important était celui du thé qui, à Boukhara dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, était monopolisé par les Indiens, empêchant toute concurrence en provenance de Russie. C'est la raison pour laquelle l'une des premières mesures prises par l'administration russe après la conquête fut d'inclure la région dans l'union douanière de l'empire russe, ce qui pénalisa sérieusement les commerçants indiens.

---

<sup>6</sup> Un poud équivaut à 16,38 kg (NdT).

Dans les années 1880, les importations en gros de produits indiens ne concernaient plus que le khanat de Boukhara. En 1887, la ville comptait une dizaine de grossistes, qui fonctionnaient avec leur propre réseau, ainsi qu'avec de grandes firmes indiennes. Les ressortissants indiens ne limitaient d'ailleurs pas leurs activités à l'importation, mais ils faisaient aussi du commerce à l'intérieur du khanat.

Dans les années 1870, beaucoup d'entre eux vendaient du pain. Dans le seul district de Kattakurgan, il n'y avait pas moins de 23 boulangers indiens. Leurs revenus annuels pouvaient s'élever entre 600 et 800 roubles, et certaines années atteindre 1 400 ou 1 500 roubles. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la vente du pain restait une activité emblématique de la communauté indienne dans l'oasis du Zeravchan. Les Indiens développèrent aussi le crédit destiné aux entreprises agricoles du blé et du coton. Ils rachetaient celui-ci pour le revendre dans des usines de traitement ; ils étaient également présents dans le commerce de la laine, des tissus, des fils.

Quelques-uns se consacrèrent à l'agriculture. D'autres à la joaillerie, ouvrant des petits ateliers de taille et polissage de pierres semi-précieuses. Ils avaient importé d'Inde la cornaline, avec laquelle ils fabriquaient des sceaux, gravés de différents motifs ou de sourates du Coran. D'autres étaient relieurs, fabricants de cosmétiques, tisserands, ou encore cuisiniers, boulangers, pâtisseries, coiffeurs ou même enseignants.

Dans la mesure où les Indiens formaient une couche importante de la population locale, ils faisaient l'objet d'un contrôle secret. Un fonctionnaire spécial, appelé "*âsaul*<sup>7</sup> des Indiens" était, quant à lui, chargé de leur contrôle direct : observer leurs activités, le montant de leurs revenus et capitaux. Les Indiens étaient privés du droit d'héritage : après leur mort, tout leur patrimoine revenait à l'émir. Veillant tout particulièrement au respect de cette règle, le *âsaul* des Indiens accordait une attention spécifique aux mourants et aux malades, de façon à ce qu'ils ne donnent pas leurs biens à leurs descendants avant de décéder. À Boukhara, les Indiens ne jouissaient pas de la liberté de religion : ils ne pouvaient ni pratiquer, ni construire des temples, ni sculpter des idoles, ni organiser des processions religieuses.

Les Indiens faisaient l'objet de toute une série de discriminations. Il leur était interdit de circuler à cheval dans l'enceinte de la ville, de s'installer dans d'autres lieux que ceux qui leur étaient assignés, d'épouser des musulmans ou encore d'acquérir des esclaves. Ils étaient même soumis à un code vestimentaire particulier.

Dans les années 1870, les Indiens occupaient une place à part du fait de leur rôle dans l'économie de l'oasis du Zeravchan. Beaucoup d'entre eux étant usuriers, le pouvoir colonial russe établit des normes juridiques à leur encontre. Le 27 octobre 1877, une circulaire publiée par le général-gouverneur du Turkestan, K. P. Kaufman, traitant « De la paralysie de la population indigène par les ressortissants indiens » inaugurerait la lutte

<sup>7</sup> *Âsaul* ou *essaoul* : chef cosaque (NdT).

contre les usuriers. Elle interdisait aux Indiens d'acquérir, par rachat de dettes, le patrimoine foncier de la population locale. Seul le patrimoine mobilier pouvait désormais l'être, et les débiteurs insolubles n'étaient pas menacés d'arrestation, mais seulement contraints de rembourser leur dette échelonnée à hauteur d'un tiers de leurs revenus annuels. En outre, afin de miner la position des usuriers indiens, l'interdiction d'acquérir du patrimoine foncier était rétroactive, ce qui obligeait les Indiens à revendre les terrains déjà acquis.

L'introduction de ces règles limitant l'usure servit de justification à des actions arbitraires de la part des autorités locales de la province du Turkestan, qui avaient compris la circulaire du général-gouverneur Kaufman comme une loi anti-indienne en général. Et cette interprétation engendra des répressions. Certains exigèrent de priver les Indiens de toute propriété immobilière. K. P. Kaufman fut contraint de produire une nouvelle circulaire, datée du 10 juin 1878, confirmant le droit des Indiens à acquérir des biens immobiliers en ville. Les démarches entreprises pour forcer certains à vendre leurs biens devaient être abandonnées immédiatement.

Les terres que certains Indiens possédaient à la campagne ne leur furent pas retirées par expropriation, mais contre un remboursement d'égale valeur. Un règlement des autorités régionales fixa une date afin de laisser aux Indiens le temps de revendre leurs terres. Et si leur situation n'était pas régularisée, leurs terres étaient mises à la vente d'office par l'administration et leur bénéfice amputé des frais de vente.

Au départ, les restrictions administratives à l'égard des usuriers indiens devaient être temporaires. Mais en 1886, elles furent reconduites par le Conseil d'État de la Russie et transformées en loi. Après la révolution de 1917, une partie des Indiens d'Ouzbékistan retourna dans sa patrie, une partie se dispersa et le reste s'assimila complètement<sup>8</sup>.

### **Les Juifs de Boukhara**

Jusqu'en 1843, les Juifs boukhariotes vivaient éparpillés à Samarcande et dans les différents *guzar* "ruelles" de Čoh-Kaş (dans le voisinage des Tsiganes), Čaraga, Novadoi, et surtout Košhauz (parmi les Tadjiks, les Ouzbeks et les Iraniens), sans constituer une communauté unie.

À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup>, un afflux de populations diverses fit rapidement augmenter le nombre d'habitants à Samarcande. De nouveaux *guzar* apparurent. En même temps, la croissance de la population juive incita à la création d'un quartier juif spécifique, la Mahalla-i Āhudien.

---

<sup>8</sup> Bajkova 1956 ; Bajkova 1964 ; Dmitriev 1962 ; Dmitriev 1963 ; Dmitriev 1964a ; Dmitriev 1964b ; Dmitriev 1964c ; Dmitriev 1965 ; Dmitriev 1967a ; Dmitriev 1967b ; Nizamutdinov 1977 ; Nizamutdinov 1978 ; Nizamutdinov 1980 ; Nizamutdinov 1981 ; Pugačenkova 1982 ; Rustamov 1956 ; Rasul'-Zade 1968.

Alors que la région de Samarcande faisait partie intégrante du khanat de Boukhara, des années 1530 à 1868, des pourparlers continuels entre les leaders de la communauté juive boukhariote et la dynastie Mangit (1753-1920) trouvèrent une conclusion heureuse en 1843, avec la signature d'un accord entérinant la vente d'un lot foncier aux Juifs de Samarcande. En effet, quand il était émir de Samarcande, avant de prendre le pouvoir à Boukhara, Nasrullah s'était rapproché des communautés juives de Samarcande, Kattakurgan, Hatyrči et Angi-Kurgan, pour s'assurer de leur aide financière. Ensuite, à la fin des années 1830, une grave crise financière secoua le khanat de Boukhara et l'émir eut besoin d'argent. Enfin, il s'était engagé depuis 1837 à créer une armée régulière, avec des bataillons d'artillerie (*tunči*), qui avaient également un prix. Tous ces éléments exigeaient de renflouer les caisses du trésor.

Cette situation et les nombreuses sollicitations des dirigeants juifs boukhariotes auprès de l'émir poussèrent ce dernier à leur céder officiellement une parcelle de terre en 1843. Depuis lors, dans la Mahalla-i Âhudien, partie indépendante de la ville de Samarcande, s'installèrent des Juifs boukhariotes de Kattakurgan, Hatyrči, Pandšanbe, Dagbit, Karman, Chakhrisabz et Boukhara. À partir des années 1860, ils vinrent d'Afghanistan (Kaboul et Balkh), d'Iran (Kashan, Mashhad ou Hamadan) et même du monde arabe. Ainsi, la Mahalla-i Âhudien à Samarcande devint un centre important de la communauté juive d'Asie centrale. Les Juifs y conservaient leurs liens traditionnels ; ils fixaient leurs normes de vie commune et d'entraide collective (Abramov 1993, p. 84).

Étant donné que le commerce du coton se trouvait entre les mains des Juifs de Boukhara, le gouvernement russe aspira à se rapprocher d'eux et à obtenir leur appui, alors qu'il instrumentalisait les rivalités entre khanats centrasiatiques pour les jeter les uns contre les autres. Durant la conquête de l'Asie centrale (1864-1884), les Juifs de Boukhara adoptèrent une position pro-russe.

La chute de Samarcande provoqua un choc parmi la population de Boukhara et un fort mécontentement vis-à-vis de l'émir. À la tête des mécontents se trouvait le propre fils de l'émir, Abul-Malik (Katta-Tûrà), auquel Džurabek de Chakhrisabz et ses détachements armés vinrent prêter main-forte. Džurabek commença par imposer aux Juifs une contribution à hauteur de 40 mille *tanga*.

Le 23 juin 1868, la Russie et Boukhara signaient un accord de paix, par lequel Boukhara cédait Samarcande, Khodjent, Ura-Tûbe, Pendjikent et Kattakurgan à la Russie. Ainsi toute une série de localités peuplées de Juifs boukhariotes passèrent aux mains des Russes et furent incluses dans le gouvernorat général du Turkestan, lui-même intégré à l'empire russe. Le règlement du 12 juin 1886 sur l'administration du Turkestan accorda aux Juifs boukhariotes les mêmes droits que la population locale. Certains articles spécifiques du traité de paix de 1868 garantissaient aux Juifs la liberté de domicile à l'intérieur des frontières de la Russie, le libre

exercice du commerce, le droit à la propriété foncière et immobilière sur tout le territoire de la Russie.

En 1872, les droits des Juifs demeurant à Boukhara, Khiva et Kokand furent réaffirmés, notamment celui de prendre la citoyenneté russe après titularisation à la guilde des marchands. Les marchands et les manufacturiers juifs boukhariotes, bons connaisseurs de la conjoncture locale, devinrent les rivaux des colons commerçants et des capitalistes russes nouvellement arrivés. Dans les années 1870-1880, les Juifs boukhariotes formaient un groupe économiquement puissant, qui maîtrisait une part importante du commerce du coton, des manufactures et des joailleries (Abramov 1993).

Jusqu'au début du <sup>xx</sup>e siècle, nombre de marchands juifs boukhariotes possédaient leurs propres maisons et entreprises, et menaient des échanges commerciaux avec l'étranger (outre la Russie, ils vendaient en Europe occidentale mais aussi en Iran, en Afghanistan, en Inde, en Chine et en Kachgarie). Ces conditions incitèrent de nombreux Juifs en provenance de Perse et d'Afghanistan à venir s'installer au Turkestan.

Les Juifs boukhariotes parlaient un dialecte particulier de la langue tadjike. Ils vivaient dans trois grands faubourgs de Boukhara : Mahallaji kuhna, Mahallaji nau et Amirobod, occupés successivement au fur et à mesure de la croissance de la population juive de Boukhara.

Certains Juifs boukhariotes s'étaient rapprochés des autorités coloniales russes, perçues comme les promoteurs d'une certaine égalité entre groupes religieux et ethniques, et quelques-uns leur servirent d'agents de renseignement. En témoignent plusieurs rapports tels que, par exemple, une missive envoyée le 29 août 1886 par la chancellerie du gouvernorat général du Turkestan à l'état-major militaire du district du Turkestan<sup>9</sup>.

Un des accompagnateurs de la mission diplomatique menée en 1820 à Boukhara par le baron E. K. Mejendorf remarquait :

Difficile de trouver des gens plus renfermés et moins diserts sur tout ce qui les concerne, eux et leur patrie, que les Boukhariotes [...] Si vous voulez réussir à connaître quelque chose de la vie à Boukhara, c'est vraisemblablement des Juifs que vous l'apprendrez, qui sont très nombreux ici et sont privés de tout droit politique et citoyen (*Kazënnyj turist* 1864, p. 105).

Cette mission avait effectivement fait appel aux services des Juifs de Boukhara pour rassembler des informations sur la situation des prisonniers russes devenus esclaves sur place.

Nous n'avons pas de données sur le nombre d'esclaves russes retenus ici. Les uns parlent de 600 hommes, d'autres affirment qu'il y en a incomparablement plus, des deux sexes, y compris des enfants. Leur sort est terrible et mérite la plus grande pitié. Hormis quelques-uns, ils mènent

---

<sup>9</sup> Rossijskij gosudarstvennyj voenno-istoričeskij arhiv (RGVIA), f. 1396, op. 2, d. 2209, l. 22-23 ; voir aussi l. 24, 25-28, 29.

tous une vie pénible, subissant la cruauté de leurs maîtres, qui les frappent à coups de bâton ou leur donnent des coups de poignard par caprice ou par colère. Quelques-uns ont été affranchis, mais ils sont dans l'incapacité de repartir dans leur patrie. D'autres, après avoir servi leurs bourreaux depuis plus de 25 ans, traînent encore leur joug de souffrance. Au moment de notre arrivée, ils étaient gardés à la campagne, car leurs maîtres craignent quelque exigence de rachat. Ils ont conservé la foi de leurs pères. Un messenger a été envoyé pour négocier le rachat de certains ou la libération d'autres. Si notre entreprise est couronnée de succès, nous regarderons les difficultés indicibles de notre démarche comme un capitaine regarde une tempête qui s'éloigne. Mais à la vérité, les esclaves sont innombrables et leur accablement inspire une indicible tristesse (*Vesti ot russkih...* 1821, p. 257, 268).

Tout Boukhariote aisé possède des esclaves, qu'il achète sur le bazar. Ils viennent de Perse, d'Inde, de Kokand et certains sont russes, faits prisonniers par les Kokandois. La femme a plus de valeur que l'homme, elle peut coûter entre 10 et 20 pièces d'or. Les hommes s'apprécient en fonction de leur musculature, les femmes en fonction de leur beauté et de leurs formes (*Kazënnij turist* 1864, p. 111).

Au marché aux esclaves, on vend des hommes et des femmes de toutes les nationalités, y compris des musulmans. Les Persans, qui sont ici considérés comme de grands hérétiques, peuvent valoir des milliers d'unités. Ils sont amenés à Boukhara par des Turkmènes qui font souvent des raids dans les provinces perses. L'agriculture à Boukhara est la tâche exclusive de ces esclaves persans (Eversmann 1824, p. 36).

### Les Farsi (*Ironi*) de la capitale de l'émirat

L'appellation *Fors* (Farsi) date des événements de 1910 (*cf. infra*). Suite aux heurts entre sunnites et chiites à Boukhara, les anciennes appellations *Ironi* et *Marvi* se sont teintées d'une nuance péjorative. C'est pourquoi a été adopté le nouveau nom de *Fors*, qui s'est imposé dans la vie quotidienne à Boukhara.

Tous les Farsis de Boukhara étaient tadjikophones et, dans leur langue comme dans leur type physique, ils se distinguaient nettement des Ironis turcophones de Samarcande, descendants des Kizilbaši, dont l'installation à Samarcande – comme celle des Farsi à Boukhara – est attribuée à l'émir Shah Murad, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Une grande partie de ces Farsis vivait dans le sud-ouest de la ville – à Džujbar, formant la quasi-totalité de la population des quartiers Čakar, Čukur-mahallâ et Vakf (Vahm), une majorité dans le *guzar* de Tahti Čorbog et une minorité dans les autres *guzar* de Džujbar. Les Farsi vivaient dans des quartiers dispersés autour de l'avenue Hiobon (Volidahoni-šahid et autres), qui constituaient la frontière orientale de ce groupe ethnique. Dans la partie sud de l'avenue, la frontière allait un peu plus à l'est, jusqu'au quartier Morkuš où se trouvait un lieu de culte chiite (*husajniâ*).

Un autre groupe farsi était dispersé à l'extrémité nord-ouest du Chakhristan<sup>10</sup>, dans le quartier Tuphon, représentant presque 60 % de sa population.

Un troisième groupe, composé de 28 familles apparentées, vivait dans le quartier de Dust-čurogosi, à l'ouest de l'Ark<sup>11</sup>. Ce groupe, selon la légende colportée par ses membres, descendait d'Ibrahim, un artisan de la soie venu d'Iran cinq générations auparavant, vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, Vivant près des communautés boukhariotes sunnites, séparés des autres Farsis de la ville, ce groupe se convertit au sunnisme et fut presque entièrement assimilé par la population environnante, avec laquelle il conclut beaucoup de mariages mixtes. Des Farsis vivaient également dans quelques villages aux alentours de la ville (Kum-rabot, Totor-mahallâ, Džujbori-berun, etc.), dont la population était très liée à la ville et exerçait, comme beaucoup de citoyens, le métier de tisserand.

L'origine des différents groupes farsis est donc variée. Les uns descendaient des Persans déplacés depuis Merv par l'émir Shah Murad ; d'autres, d'esclaves affranchis par contrat avec le gouvernement russe et amenés à Boukhara depuis l'ensemble du Khorassan et du nord de l'Afghanistan ; les troisièmes, enfin, de Persans arrivés de leur plein gré à différentes époques. Ces migrations en provenance d'Iran se sont prolongées jusqu'à la Révolution d'Octobre. Les migrants les plus récents étaient appelés *Mašadi* "originaires de Mashhad". Parmi eux, il y avait beaucoup de femmes, car il n'était pas rare que les riches Farsis boukhariotes allassent chercher des épouses en Iran.

### **Les Arabes de Boukhara**

Des Arabes tadjikophones habitaient également à Boukhara, dans deux quartiers *Arabon* de la ville, l'un dans le centre, au nord de l'Ark, l'autre dans sa périphérie sud, près de la porte Salohhana.

L'origine de ces deux groupes est sans aucun doute différente, mais il est difficile de dater leur apparition à Boukhara à partir des données ethnographiques. On peut toutefois supposer que le second groupe s'est installé ici récemment car ils ont conservé des liens avec les Arabes de la steppe du khanat de Boukhara. Ces derniers, quand ils sont arrivés en ville, se sont installés chez les Arabes de ce quartier, puis ils ont développé leurs activités, notamment le commerce des peaux de karakul, transformant le quartier en marché de karakuls. L'établissement des Arabes de ce groupe à la périphérie de la ville, près du dernier mur d'enceinte, tend à prouver qu'ils ne vivaient pas à cet endroit longtemps avant sa construction.

---

<sup>10</sup> Chakhristan : centre de Boukhara, correspondant à la vieille ville et ceint d'une muraille (NdT).

<sup>11</sup> Ark : ancienne citadelle de Boukhara (NdT).



En revanche, les Arabes qui formaient un groupe compact dans le centre-ville étaient vraisemblablement installés là de très longue date. Il est difficile d'affirmer avec certitude qu'il s'agit de descendants des premiers conquérants arabes venus répandre l'islam, mais c'est une possibilité qu'on ne peut exclure totalement. Le quartier qu'ils occupent se trouve à l'extérieur de la vieille ville – le Chakhristan –, tout en étant proche du lieu où Kutayba<sup>12</sup> avait installé les Arabes. Comme l'a écrit Narchakhi au X<sup>e</sup> siècle, et vraisemblablement son traducteur et co-auteur Abunasr-Akhmad Kubbavi au XII<sup>e</sup> siècle, les demeures des Arabes se trouvaient devant les portes du Chakhristan, dites "portes de la citadelle", que, pour notre part, nous situons, en précisant des localisations antérieures, en face des secondes portes de l'Ark.

### Heurts entre chiïtes et sunnites

À Boukhara coexistaient les deux groupes confessionnels musulmans : sunnites et chiïtes, qui, dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, luttaient pour le contrôle du pouvoir dans le pays. En mars 1877, par deux fois, Iraniens d'un côté, Ouzbeks et Tadjiks de l'autre s'affrontèrent dans un bain de sang<sup>13</sup>, organisé en signe de protestation contre le rapprochement du pouvoir des féodaux chiïtes favorisé par l'émir Muzaffar. Ces événements firent de nombreuses victimes et 315 blessés<sup>14</sup>. Mais les sunnites n'obtinrent rien et les chiïtes furent maintenus à leurs postes. Après 1905, toutes les hautes fonctions de l'appareil gouvernemental central et une partie des forces de l'ordre étaient aux mains des chiïtes<sup>15</sup>. La prédominance des chiïtes dans le pays provoqua le profond mécontentement des sunnites, qui aspiraient à prendre le pouvoir et qui, avec le soutien des religieux, prévoyaient en 1909 une épreuve de force.

Il y avait encore à Boukhara des esclaves persans, vendus par les Turkmènes, qui effectuaient les travaux ingrats dévolus aux "hérétiques" chiïtes. L'arrivée des Russes dans la province mit officiellement fin à l'esclavage, mais il ne disparut pas véritablement. La population méprisait les Persans, considérés comme des parias, qui étaient obligés de se vêtir différemment des autres Boukhariotes.

L'émir Abd al-Ahad, dont la mère était persane, fut le premier à protéger les Persans. Il nomma même l'un d'entre eux, Astanakul, à la fonction de *qush-begi*<sup>16</sup>. Commença alors à Boukhara une période de domination des Persans, qui appauvrit définitivement le pays et s'acheva

<sup>12</sup> Kutayba ibn Muslim : gouverneur du Khorassan de 704 à 715, lors de la conquête musulmane (NdT).

<sup>13</sup> Central'nij gosudarstvennij arhiv respubliki Uzbekistan (CGA RUZ), f. I-1, op. 28, d. 208, l. 3 ; op. 34, d. 371, l. 3.

<sup>14</sup> CGA RUZ, f. I-1, op. 29, d. 208, l. 3 ; op. 34, d. 371, l. 3.

<sup>15</sup> RGVIA, f. 400, op. 262/912-915, 1910, sv. 300, d. 133, l. 6, 16.

<sup>16</sup> *Qush-begi* : équivalent du premier ministre (NdT).

par des heurts sanglants entre sunnites et chiites. Occupant *de facto* le poste de dirigeant du pays, Astanakul comprit qu'il n'obtiendrait jamais la sympathie du peuple boukhariote, qui le méprisait en tant qu'ancien esclave. Il comprit également que, pour renforcer son pouvoir, il devait s'entourer de Persans haïssant les Ouzbeks et les Tadjiks. En s'appuyant sur l'appareil d'État, on pouvait opposer la force à la haine des Boukhariotes, en nommant à tous les postes-clés de l'émirat des fonctionnaires persans fidèles à l'émir. La mise en œuvre de ce plan lui permit d'asseoir quelque peu son influence sur l'émir. Ses contemporains tentèrent d'expliquer son emprise soit en affirmant que l'émir, en tant que fils d'une persane, était solidaire de leur cause, soit en le reliant aux "aspects intimes" de la vie du palais de l'émir de Boukhara. Astanakul nomma des Persans à des postes à responsabilité. Les esclaves d'hier, devenus supérieurs aux Ouzbeks et aux Tadjiks, se mirent à spolier la population.

La première décennie du XX<sup>e</sup> siècle vit une montée de l'islam à Boukhara. Les relations commerciales avec les pays voisins se développèrent. Mais les Boukhariotes, comparant leur situation avec celle de l'Iran et de la Turquie, supportaient de moins en moins la tyrannie des fonctionnaires. Ils se préparèrent alors à affronter l'émir. La rébellion, planifiée pour mai 1909, fut reportée au voyage de l'émir à Saint-Petersbourg, afin de profiter de son absence. Mais en fait, elle eut lieu avant, spontanément, lors des fêtes chiites en l'hommage de Hussein dites "Šahsej-Vahsej"<sup>17</sup> (Cviling 1910).

L'empire ottoman rivalisait avec l'empire russe pour asseoir son influence politique et culturelle sur le Caucase et l'Asie centrale. Après la révolution turque de 1908, des émissaires turcs furent envoyés dans l'émirat de Boukhara, déguisés en marchands, en mollahs ou en derviches<sup>18</sup>. À Boukhara, ils trouvèrent refuge chez les *mudarris*<sup>19</sup>, les *ishān*<sup>20</sup> et autres personnages religieux<sup>21</sup>. Les émissaires turcs considéraient les chiites iraniens du Zeravchan comme les agents de l'influence russe à Boukhara<sup>22</sup>. Les turcophiles et le clergé sunnite menèrent campagne contre l'émir Abd al-Ahad auprès de la population, rappelant constamment que sa mère était iranienne et que son héritier, Saïd Alim, faisait ses études parmi les chrétiens à Saint-Petersbourg<sup>23</sup>.

À Boukhara, les festivités chiites de Šahsej-Vahsej avaient toujours été interdites et les chiites persans les célébraient en secret. Cependant,

<sup>17</sup> Correspond à l'Achoura, qui célèbre, pour les chiites, la mémoire de l'imam Hussein tué à Kerbala en 680 (NdT).

<sup>18</sup> CGA RUZ, f. I-1, op. 27, d. 1600-a, l. 2 ; f. I-3, op. 2, d. 52, l. 10, 12, 17 ; RGVIA, f. 400, op. 262/912-915, 1910, sv. 300, d. 133, l. 4, 65, 82, 87 ; CGA RUZ, f. I-3, op. 2, d. 157, l. 1, 2 ; d. 172, l. 8 ; op. 1, d. 519, l. 19.

<sup>19</sup> *Mudarris* : enseignant dans une madrasa (NdT).

<sup>20</sup> *Ishān* : "maître" soufi, ayant pour disciples des *murid* (NdT).

<sup>21</sup> CGA RUZ, f. I-3, op. 1, d. 705, l. 75, 76 ; f. I-3, op. 2, d. 177, l. 24-25.

<sup>22</sup> RGVIA, f. 400, op. 262/912-915, 1910, sv. 300, d. 133, l. 6-7.

<sup>23</sup> CGA RUZ, f. I-3, op. 2, d. 150, l. 1.

l'influence du *qush-begi* Astanakul sur l'émir était si forte qu'elles furent finalement autorisées. Le 9 janvier 1910, quand les chiïtes se rassemblèrent devant les portes de Samarcande pour célébrer Šahsej-Vahsej en se flagellant et en se mutilant à l'aide de poignards, l'émotion gagna toute la population. Les sunnites s'offusquèrent de l'autorisation accordée par l'émir et commencèrent à se moquer des prières chiïtes. Les Persans indignés, interrompirent leur rituel et, armés de poignards et de couteaux, se jetèrent sur les mollahs sunnites. L'un d'eux mourut immédiatement sous les coups. Quelques chiïtes furent arrêtés et transférés aux autorités boukhariotes<sup>24</sup>.

La foule des sunnites prit le chemin de la citadelle où se trouvait le *qush-begi* Astanakul, qui ordonna qu'on arrêât la délégation. La population sunnite se rassembla sur la grande place du Registan, au pied du palais du *qush-begi*, formant une foule de plus en plus compacte et exigeant la libération de la délégation. Le *qush-begi* ordonna qu'une salve fût tirée sur la foule réunie des sunnites. La foule enragée s'en prit alors aux soldats, tua l'un d'entre eux et en blessa plusieurs autres.

Les mollahs appelèrent leurs fidèles à prendre les armes pour massacrer les Persans. Puis ils condamnèrent à mort le mollah le plus respecté des chiïtes, considéré par certains comme un prophète, Mušteid. Quand la nouvelle se répandit, les Persans s'armèrent à leur tour de poignards, de couteaux, mais aussi de massues et se précipitèrent dans la vieille Boukhara pour venir en aide à Mušteid. Ils furent bientôt dix mille.

Les sunnites, mal armés, lancèrent des pierres sur les *sarbaz* "soldat" depuis le toit des maisons. Un soldat fut tué et quatre blessés<sup>25</sup>. Le 10 janvier dans l'après-midi, les mollahs menacèrent les citoyens de la Russie, diffusèrent des « proclamations antigouvernementales appelant au renversement de l'émir Abd al-Ahad »<sup>26</sup>, en faveur d'un de ses frères, partisan de la Turquie et hostile à la Russie, ainsi qu'au remplacement des Persans par des Ouzbeks et des Tadjiks dans les structures du pouvoir.

Le 13 janvier, des subdivisions militaires russes furent déplacées de la nouvelle à la vieille ville de Boukhara<sup>27</sup>, décision qui eut un grand impact psychologique. Des Boukhariotes sunnites entrèrent dans le quartier juif et, menaçant la population, ils exigèrent des armes. Les Juifs s'attendaient de longue date à un pogrom que, peut-être, seule la présence des militaires russes avait empêché jusqu'alors. Ils obéirent sans discuter.

<sup>24</sup> RGVIA, f. 400, op. 262/912-915, 1910, sv. 300, d. 133, l. 8 ; Arhiv vnešnej politiki Rossijskoj imperii (AVPRI), f. Sredneaziatskij stol, d. 295, l. 183.

<sup>25</sup> AVPRI, f. Sredneaziatskij stol, d. 295, l. 184-185 ; RGVIA URSS, f. 400, op. 262/912-915, 1910, sv. 296, d. 11, l. 138, 139. Rapport du général-gouverneur du Turkestan Samsonov au ministre de l'Armée intitulé « Les émeutes à Boukhara en janvier 1910 », 4 avril 1910, n° 204, l. 135-145.

<sup>26</sup> CGA RUZ, f. I-2, op. 2, d. 399, l. 78 ; RGVIA, f. 400, op. 262/912-915, 1910, sv. 296, d. 11, l. 135-145.

<sup>27</sup> RGVIA, f. 400, op. 262/912-915, 1910, sv. 296, d. 11, l. 135-145.

Le colonel Panov annonça par la suite au ministère de l'Armée qu'il avait dispersé avec son unité un attroupement sunnite de près de 5 000 hommes<sup>28</sup>. Le 14 janvier, les forces russes réussirent sans le moindre coup de feu à mettre fin aux massacres<sup>29</sup>. La paix fut conclue. Les officiers et soldats russes furent récompensés et décorés par l'émir<sup>30</sup>. Et bientôt les subdivisions militaires quittèrent le territoire de l'émirat de Boukhara.

Quelques jours plus tard, le calme était, semble-t-il, revenu. Mais des revendications se faisaient encore entendre, exigeant l'expulsion de tous les Persans. Certains remarquaient que les victimes chiites avaient été moins nombreuses que les sunnites et qu'il fallait se venger par le sang. Des réunions furent organisées dans les madrasas. Seuls les commerçants se réjouissaient de la répression des troubles.

La population était persuadée que, sans l'ingérence russe, les réformes nécessaires auraient été menées et que même si, cette fois, les Russes ne s'étaient pas attirés les foudres des Boukhariotes, à leur prochaine intervention, il en serait définitivement fini de leur prestige. Des rumeurs parvenaient à l'administration coloniale, selon lesquelles les citoyens de l'émirat ne s'apaiseraient pas tant que les Persans ne seraient pas déchus de leurs fonctions et que la modernisation de l'appareil d'État ne serait pas mise en œuvre. Tous ceux qui connaissaient bien Boukhara s'accordaient à dire que l'accalmie n'était que temporaire et superficielle. Toutes les conditions étaient réunies pour qu'à la moindre provocation, la violence ne s'enflammât de plus belle, avec l'appui de la Turquie et de la Perse.

La Russie s'inquiétait de la sécurité des citoyens russes à Boukhara. Les événements de janvier avaient montré que les Russes de Boukhara vivaient dans un environnement dangereux. Si l'armée russe n'était pas intervenue pour arrêter aux portes de la ville une foule de plusieurs dizaines de milliers de Persans, d'Ouzbeks et d'Arabes, il est fort probable qu'elle se serait ruée dans la vieille ville et livrée à un massacre. Aurait-elle alors fait la différence entre Boukhariotes et Européens ? Les Juifs de Boukhara étaient aussi menacés et, s'ils n'avaient pas cédé leurs armes aux Boukhariotes, le pogrom tant redouté aurait peut-être eu lieu (Germanov 2007).

## **Conclusion**

Ainsi dans l'émirat de Boukhara, les groupes ethniques et les nationalités occupaient, au sein de l'État, des lieux d'implantation qui leur étaient propres. Ils constituaient dans les kichlaks "villages" et les aouls "quartiers urbains" des noyaux de population et formaient certaines

<sup>28</sup> AVPRI, f. Sredneaziatskij stol, d. 295, l. 192 ; RGVIA, f. 400, op. 262/912-915, 1910, sv. 300, d. 133, l. 9.

<sup>29</sup> AVPRI, f. Sredneaziatskij stol, d. 295, l. 192 ; RGVIA, f. 400, op. 262/912-915, 1910, sv. 300, d. 133, l. 9, 192-193 ; Džidžihiâ 1910, p. 221.

<sup>30</sup> RGVIA, f. 400, op. 262/912-915, 1910, sv. 296, d. 11, l. 143.

niches dans la vie politique, économique et culturelle. En outre, ils étaient utilisés selon les circonstances par les autorités de Boukhara puis de l'Empire russe pour défendre des intérêts étatiques et géopolitiques. Les bolcheviks conservèrent cette façon de faire quand ils entreprirent l'étude scientifique des relations interethniques dans la région du Zeravchan.

En mars 1921 fut créée, au sein du Sovnarkom de la République du Turkestan, une commission scientifique pour l'étude de la vie quotidienne de la population locale, dont le premier objectif fut de dresser des cartes ethnographiques du Turkestan. Des expéditions permirent de découvrir, par exemple, que dans la région de Samarcande vivaient des Arabes et des Turkmènes qui n'avaient pas été enregistrés comme tels dans le recensement de 1920, probablement parce que le critère de l'appartenance ethnique était la langue et que ces populations parlaient ouzbek. Les résultats obtenus par les chercheurs, tels M. S. Andreev, servirent pour le tracé des frontières nationales et étatiques de 1924, qui fit apparaître les États modernes d'Asie centrale.

Traduit du russe par  
Vanessa BALCI et Carole FERRET

## Bibliographie

ABRAMOV M. M.

1993 *Bukharskie evrei v Samarkande (1843-1917 gg.)* [Les Juifs de Boukhara à Samarcande], Samarkand, Kul'turnij Centr buharskih evreev goroda Samarkanda.

AHMEDOV B. A.

1985 *Istoriko-geografičeskaâ literatura Srednej Azii XVI-XVIII vv. Pis'mennye istočniki* [La littérature historico-géographique sur l'Asie centrale aux XVI-XVIII<sup>e</sup> s. Sources écrites], Tachkent, Fan.

ALIEVA F.

2001 « Irancy Samarkanda, obšestvennoe mnenie, prava čeloveka » [Les Iraniens de Samarcande. Opinion publique, droits de l'homme], *Uzbekistanskij gumanitarnyj žurnal* n° 1, pp. 123-128.

BAJKOVA N. B.

1956 « K voprosu o rusko-indijskih torgovyh otnošeniah v XVI-XVII vv. » [Les relations commerciales entre la Russie et l'Inde aux XVI-XVII<sup>e</sup> s.], *Trudy Instituta vostokovedeniâ AN UZSSR* vyp. 4, pp. 75-94.

— 1964 *Rol' Srednej Aziii v rusko-indijskih torgovyh svâzâh (pervaâ polovina XVI-vtoraâ polovina XVIII v.)* [Le rôle de l'Asie centrale dans les relations commerciales entre la Russie et l'Inde (de la première moitié du XVI<sup>e</sup> à la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> s.)], Tachkent, Nauka.

CVILING G.

1910 « Buharskaâ smuta » [La révolte de Boukhara], *Srednââ Aziâ. Ežemesâčnoe literaturno-istoričeskoe izdanie* II, Tachkent, Tipografiâ Turkestarskogo tovarišstva pečatnogo dela, pp. 79-87.

DMITRIEV G. L.

1962 « Rasprostranenie indijskikh izdanij v Srednej Azii v konce XIX-načale XX v. » [La diffusion des publications indiennes en Asie centrale de la fin du XIX<sup>e</sup> au début du XX<sup>e</sup> s.], in *Issledovaniâ i materialy* sbornik VI, Moscou, Izd. Vsesôuznoj knižnoj palaty, pp. 239-254.

— 1963 « O svâzâh Indii so Srednej Aziej vo vtoroj polovine XIX v. Obzor dokumentov CGA UZ SSR » [Les relations entre l'Inde et l'Asie centrale dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> s. Revue des archives centrales d'État de la RSS ouzbèke], *Istoričeskij arhiv* n° 3, pp. 198-200.

— 1964a « O nacional'nom arhive Indii » [Les archives nationales de l'Inde], *Sbornik rabot aspirantov TašGU im. V. I. Lenina* vyp. 254 *Istoriâ KPSS*, pp. 203-206.

— 1964b « Ètnografičeskije svedeniâ ob indijskikh vyhodcah v Srednej Azii » [Données ethnographiques sur les immigrés indiens en Asie centrale], *Sbornik rabot aspirantov TašGU* vyp. 254 *Istoriâ KPSS*, pp. 214-220.

— 1964c « Deâtel'nost' indijskikh vyhodcev v Srednej Azii (vtoraâ polovina XIX-načala XX v.) » [L'activité des immigrés indiens en Asie centrale (de la fin du XIX<sup>e</sup> au début du XX<sup>e</sup> s.)], *Naučnye trudy TašGU* vyp. 238. *Materialy po istorii Srednej Azii i Uzbekistana*, novaâ seriâ, Istoričeskije nauki, kniga 50, Tachkent, pp. 142-155.

— 1965 *Iz istorii sredenaziatsko-indijskikh otnošeniah vtoroj poloviny XIX-načala XX v. (Indijskie vyhodcy v Srednej Azii)* [L'histoire des relations entre l'Inde et l'Asie centrale de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> au début du XX<sup>e</sup> s. (Les immigrés indiens en Asie centrale)], Avtoreferat kandidatskoj dissertacii istoričeskikh nauk, Tachkent.

— 1967a « Pravovoe položenie indijskikh vyhodcev v Srednej Azii (vtoraâ polovina XIX-načala XX v.) » [La situation juridique des immigrés indiens en Asie centrale, de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> s. au début du XX<sup>e</sup>], *Naučnye trudy TašGU* vyp. 293. *Istoriâ, politèkonomiâ, filosofiâ, filologijâ*, Tachkent, Fan, pp. 63-69.

— 1967b « Iz istorii organizacij v Srednej Azii (1919-1921 gg.) » [L'histoire des organisations en Asie centrale (1919-1921)], *Naučnye trudy TašGU* vyp. 341 Vypusk indijskikh revolûcionnyh, Tachkent.

DŽIDŽIHĀ

1910 « O poslednih sobytiâh v Buhare » [Sur les événements récents de Boukhara], *Voennij sbornik* n° 5.

DONIŠ A.

1967 *Istoriâ mangitskoj dinastii* [Histoire de la dynastie Mangit], Douchanbé, Doniș.

ÈVERSMAÏN Dr

1824 « Otryvki iz putešestviâ doktora Èversmaïna v Buhariû, v 1820 i 1821 godah » [Extraits du voyage du docteur Èversmann à Boukhara en 1820-1821], *Novosti literatury* XV, Saint-Pétersbourg, pp. 34-48.

FRYE Richard Nelson

1963 *The Heritage of Persia: The Pre-Islamic History of One of the World's Great Civilizations*, New York, World Publishing Company [Traduit en russe : 1972 *Nasledie Irana*, Moscou, Nauka, Glavnaâ redakciâ vostočnoj literatury].

GERMANOV Valery A.

2007 « Shiite-Sunnite conflict of 1910 in the Bukhara Khanate », *Oriente modern*, vol. 87 n° 1, pp. 117-140.

IVANOV P. P.

1937 *Vosstanie kitaj-kipčakov v Buharskom hanstve v 1821-1825 gg. Istočniki i opyt ih issledovaniâ* [La révolte sino-kiptchake dans le khanat de Boukhara en 1821-1825. Sources et recherches], Moscou-Léningrad, Izdatel'stvo AN SSSR [Trudy Instituta vostokovedeniâ 12]. Consultable en ligne [http://militera.lib.ru/research/ivanov\\_pp/index.html](http://militera.lib.ru/research/ivanov_pp/index.html)

*Kazënnyj turist*

1864 « Zаметki o Buhare i ee torgovle s Rossiej. 17 iûnâ 1864 g. » [Remarques sur Boukhara et son commerce avec la Russie, 17 juin 1864], *Sovremennik*, numéro de novembre et décembre, pp. 95-115.

KLÂŠTORNIJ S. G.

1995 « Rossiâ i tûrkskie narody Evrazii » [La Russie et les peuples turcs d'Eurasie], in *Civilizacii i kul'tury. II. Rossiâ i Vostok : civilizacionnye otnošeniâ. Naučnij al'manah*, Moscou, Nauka, pp. 184-202.

KOSTENKO L. F.

1880 *Turkestanskij kraj : opyt voenno-statističeskogo obozreniâ Turkestanskogo voennogo okruga. Materialy dlâ geografii i statistiki Rossii* [Le Turkestan. Essai de revue statistique du district militaire du Turkestan. Matériaux pour la géographie et la statistique de Russie], Saint-Pétersbourg, Tipografiâ tovarišestva « Obšestvennâ pol'za ».

NIZAMUTDINOV I.

1977 « K voprosu o rostovšičestve v Buharskom hanstve v XIX v. » [Sur la question de l'usure dans le khanat de Boukhara au XIX<sup>e</sup> s.], *Trudy TašGU* n° 533. *Materialy po istorii, istoriografii i arheologii*, Tachkent, pp. 40-49.

— 1978 « Ob indijskom rostovšičestve i ego formah v Buharskom hanstve (XIX-načala XX vv.) » [Les formes de l'usure indienne dans le khanat de Boukhara (de la fin du XIX<sup>e</sup> s. au début du XX<sup>e</sup>), *Trudy TašGU* n° 556. *Materialy po istorii, istoriografii i arheologii*, Tachkent, pp. 37-44.

— 1980 « Indiâ v sredneaziatskoj istoričeskoj literature XV- načala XX vv. » [L'Inde dans la littérature historique centrasiatique du XV<sup>e</sup> au début du XX<sup>e</sup> s.], *Trudy TašGU* n° 630. *Materialy po istorii, istoriografii i arheologii*, Tachkent, pp. 35-44.

— 1981 « Opyt harakteristiki diplomatičeskikh dokumentov po istorii sredneaziatsko-indijskikh političeskikh otnošenij v XVI-XVII vv. » [Caractéristiques des documents diplomatiques dans l'histoire des relations politiques indo-centrasiatiques aux XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> s.], *Trudy TašGU* n° 582. *Materialy po istorii, istoriografii i arheologii*, Tachkent, pp. 32-39.

PUGAČENKOVA G. A.

1982 *Isskustvo Gandhary* [L'art de Gandhara], Moscou, Isskustvo.

RADLOV V. V.

1989 [1893] *Iz Sibiri* [De Sibérie], Moscou, Nauka [Glavnaâ redakciâ vostočnoj literatury].

RASUL' -ZADE P. N.

1968 *Iz istorii sredneaziatsko-indijskih svâzej vtoroj poloviny XIX-načala XX veka* [Sur l'histoire des relations indo-centrasiatiques de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> au début du XX<sup>e</sup> s.], Tachkent, Fan.

RUSTAMOV U. A.

1956 «K istorii izučeniâ èkonomičeskikh, političeskikh i kul'turnykh svâzej meždû narodami Indii i Srednej Azii» [Pour une histoire de l'étude des relations économiques, politiques et culturelles entre les peuples de l'Inde et de l'Asie centrale], *Trudy Instituta vostokovedeniâ AN UZSSR* vyp. 4, pp. 59-74.

SEMËNOV A. A.

1954 «Očerk ustrojstva central'nogo administrativnogo upravleniâ Buharskogo hanstva pozdnejšego vremeni» [Essai sur la construction d'une administration centrale dans les derniers temps du khanat de Boukhara], *Materialy po istorii tadžikov i uzbekov Srednej Azii* vyp. 2, Stalinabad.

SMIRNOVA O. I.

1962 «O titulovannyh sogdijskih pravitelâh» [Sur les régents sogdiens titrés], in *Drevnij mir*, Moscou, Izdatel'stvo Vostočnoj Literatury, pp. 395-396.

ŠUKUROV Š. & R. ŠUKUROV

1999 «Krasnaâ nevesta. Russkie v Central'noj Azii» [La fiancée rouge. Les Russes en Asie centrale. *Etnologičeskij i literaturno-hudožestvennij žurnal* n° 1-2 (5-6), pp. 24-30.

TRUBECKOJ N. S.

1925 «O turanskom èlemente v russkoj kul'ture» [De l'élément touranien dans la culture russe], *EvrAzijskij vremennik* n° 4, Berlin, p. 351-377.

VAMBERI A.

1865 *Putišestvie po Srednej Azii. Opisanie poezdki iz Tegerana čerez Turkmenskuû step' po vostočnomu beregu Kaspijskogo morâ v Hivu, Buharu i Samarkand, soveršennoj v 1863 godu Arminiem Vamberi, členom Vengerskoj Akademii* [Voyage en Asie centrale...], Saint-Pétersbourg [Traduit de l'anglais].

1821 «Vesti ot russkikh iz Buhary (Vypuska iz partikulârnogo pis'ma)» [Des nouvelles des Russes de Boukara (publication d'une lettre particulière)], *Vestnik Evropy* numéro d'avril, pp. 227-270.

## Résumé

L'article retrace l'histoire de la vallée du Zeravchan, et plus particulièrement du khanat de Boukhara entre le XVI<sup>e</sup> et le début du XX<sup>e</sup> siècle, du point de vue des communautés nombreuses et variées qui s'y étaient établies, dont il dégage le cheminement de la définition identitaire. Les minorités indienne, arménienne, juive, arabe, parfois dotées d'un statut particulier, occupaient chacune des espaces propres et avaient des activités spécifiques. L'auteur décrit le jeu des oppositions entre turks et iraniens, chiites et sunnites, et il montre que les autorités de l'émirat de Boukhara puis de l'Empire russe, jouèrent sur ces antagonismes pour gouverner.



**Abstract**

*Aspects of the history of some ethnic groups in the Zeravshan oasis in the political context of the Khanate of Bukhara and the Russian Empire*

The article traces the history of the Zeravshan valley, and particularly the Khanate of Bukhara between the sixteenth and early twentieth centuries, with reference to the numerous communities who had moved there, and maps the evolution of their definition of identity. The Indian, Armenian, Jewish, Arab minorities have sometimes a special status, each of them occupying specific territories and having specific activities. The author describes the many-sided conflicts between Turks and Iranians, Shiites and Sunnis, and he shows that the authorities of the Emirate of Bukhara and the Russian Empire played on these antagonisms in order to govern.

**Mots-clés** : Zeravchan, khanat de Boukhara, minorités, identité, Indiens, Arméniens, Juifs, Arabes, Iraniens, Ouzbeks.

**Keywords**: Zeravshan, Khanate of Bukhara, minorities, identity, Indians, Armenians, Jews, Arabs, Iranians, Uzbeks.